

Les Carnets inédits de la poétesse russe

«Mon effroyable douleur de tout»

De 1913 à 1939, Marina Tsvetaeva note ses impressions dans des cahiers aujourd'hui retrouvés. Un document extraordinaire sur la Russie pendant la révolution. Bonnes feuilles

C'est l'inconvénient des intégrales : une œuvre, soudain, ne se lit plus dans ses allées centrales. On découvre qu'elle recèle des recoins poussiéreux, des faux plafonds, des cabinets noirs. Des vérités y dormaient, que l'on réveille, pas forcément bonnes à savoir. Marina Tsvetaeva, l'inoubliable poétesse russe, que l'on admirait peut-être un peu plus encore parce que sa vie avait été placée sous la protection du dieu souffrance, avait donc, elle aussi, des choses à cacher. Dans l'exceptionnel document littéraire que sont ses carnets retrouvés, qui sont pour la première fois rassemblés dans leur intégralité et publiés en français, on y découvre avec horreur que la poétesse la plus délicate, la plus aérienne de l'histoire de son art était une antisémite notoire. Horreur, en lisant ces notes navrantes quoique peu nombreuses, de songer que Marina rejoint par là Céline : « Une chose que je ne peux pas pardonner aux Juifs : ils pullulent » (1919). Ou encore, décrivant sa logeuse en 1918 : « Une espèce de petite (araignée) juive (pour ne pas dire pire) toute noireude qui raffole des choses en or et des étoffes en soie. » Elle dit aussi « la Youpine » (15 novembre

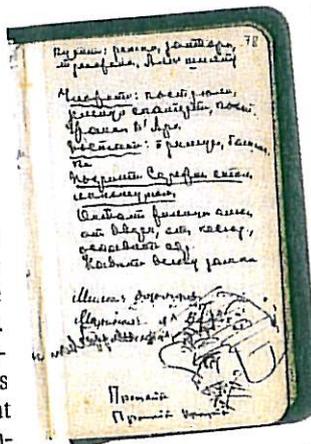
1918). « A ma gauche, (pardonne-moi, Israël, mon très chéri !) deux juivasses sales et accablées – dans le genre harengs – sans âge. » A cette surprise près, les « Carnets » ne déçoivent pas : on n'avait jamais lu, comme si c'est la

misère même qui racontait son calvaire, pareil récit du quotidien sous la révolution. Marina vit seule, sans ressource aucune, avec ses deux filles, Alia, la plus aimée, et Irina, qui va mourir de faim dans un orphelinat où sa mère l'avait placée parce que, croyait-elle, on y servait du riz, du chocolat. Quand elle ne coupe pas du bois, ou ne court pas les rues moscovites pour quémander de l'aide, Marina écrit et, miracle, le malheur devient splendeur. Ces notes

parfois courtes, à la fois lyriques et futuristes, rappellent les « fusées » de Baudelaire. Rien n'égale leur lecture, leur mise à feu.

DIDIER JACOB

« Les Carnets, 1913-1939 », par Marina Tsvetaeva, sous la direction de Luba Jurgenson, traduit du russe par Eveline Amoursky et Nadine Dubourvieux, Editions des Syrtes, 896 p., 40 euros. A lire aussi : « Marina Tsvetaeva, ma mère », par Ariadna Efron, traduit du russe par Simone Goblou, Editions des Syrtes, 256 p., 21 euros.





Pierre Chaumeffrèges-Vailet

● « La pauvreté est un bien-être infini, un rêve.

En ce moment, je vis exactement comme j'aime: une seule pièce – au grenier ! – le ciel tout proche, à mes côtés les enfants : les jouets d'Irina, les livres d'Alia, – le samovar, la hache, un panier de pommes de terre – ce sont les personnages principaux du drame de ma vie ! – mes livres, mes cahiers, une flaque à cause du toit percé ou un rayon de soleil d'une rare largeur qui parcourt toute la pièce, c'est hors du temps, ce pourrait être n'importe où, n'importe quand, – il y a là quelque chose d'éternel : la mère et les enfants, le poète et le toit.

Je ne fais partie ni des femmes qui courent, ni des femmes après qui l'on court ;

- Je fais plutôt partie des premières. – Seulement ma course est autre – dans les poèmes.

[Marina Tsvetaeva décrit son quotidien, avec sa petite fille Alia, diminutif de Ariadna, qui écrira plus tard un livre sur sa mère.]

Les gens ne savent pas quelle valeur infinie ont pour

Marina Tsvetaeva et sa fille Ariadna, qui écrira plus tard un livre sur sa mère.

moi les mots. (Mieux que l'argent, car la gratitude s'exprime plus facilement !)

Ma journée : je me lève - la fenêtre du haut blanchit à peine - froid - flaques d'eau - poussière de sciure - seaux - cruches - chiffons - robes et chemisettes d'enfants partout. Je scie du bois. Rallume le feu. Lave à l'eau glaciale les pommes de terre que je mets à cuire dans l'eau du samovar. J'alimente le samovar avec des braises brûlantes que je retire à même le poêle. (Je porte jour et nuit la même robe de basin marron qu'Assia avait fait faire au printemps 17, à Alexandrov, et qui, un beau jour, avait épouvantablement rétréci. Elle est toute brûlée par les braises et les cigarettes qui lui tombent dessus. Les manches – autrefois retenues par un élastique – sont retroussées en trompette et fixées par une épingle de sûreté.)

Ensuite vient le ménage – « Alia, sors le baquet ! » Mais avant d'en dire plus - deux mots du baquet : qui est le personnage central de notre vie. Dans le baquet, est placé le samovar, car lorsqu'on y fait bouillir des pommes de terre, il asperge tout autour. Dans le baquet, 

confluent toutes les eaux ménagères - l'eau et les canalisations ont gelé - le baquet est, par mes soins, vidé la nuit sous ma fenêtre. Sans baquet - c'est la mort.

Je n'ai jamais eu à chercher mes vers. Ce sont les vers qui me cherchent. De plus, le foisonnement en est tel que je ne sais littéralement pas - quoi écrire, quoi laisser.

D'où ce milliard de vers in-achevés, non notés.

Il m'arrive même parfois d'écrire ainsi : des vers à droite de la page, d'autres à gauche, quelque part dans un coin - encore un autre vers, la main vole d'un endroit l'autre, elle vole à travers toute la page, s'arrachant à un vers, se jetant sur un autre - pour ne pas oublier ! attraper ! retenir ! - Ce n'est pas le temps - ce sont les mains qui manquent !

[Marina Tsvetaeva a perdu sa dernière fille, Irina, alors qu'elle l'avait confiée à un effroyable orphelinat.]

Irina ! Si tu étais encore en vie, je te nourrerais du matin au soir - nous mangeons si peu, Alia et moi ! - Irina, s'il y a une chose que tu sais : c'est que je ne t'ai pas envoyée à l'orphelinat pour me débarrasser de toi, mais parce qu'on m'avait promis qu'il y aurait du riz et du chocolat.

Au lieu de quoi - la mort de faim.

Je suis, pour la mille et unième fois, surprise par le *SILENCE*, avec lequel s'accomplissent les plus grands événements - et aussi : la *SIMPLICITE*.

Ni tonnerre, ni éclairs, ni « Ça Y EST !!! » - MAIS SIMPLE-

MENT : une fiole de remède, une vieille serviette quelconque, on parle de la pluie et de la neige, - on mange, on fume - et tout à coup : la personne ne respire plus. SANS CRIER GARE !

Je ne saurai JAMAIS comment elle est morte.

Vous avez tous : emploi - potager - expositions - union des écrivains - vous vivez aussi à l'extérieur de votre âme, alors que pour moi, tout cela : emploi - potager - expositions - union des écrivains - c'est toujours moi, mon âme, mon amour, le fait d'être repoussée, mon chagrin qui s'envenime, mon effroyable douleur de tout !

Alors - naturellement - je rentre chez moi, en moi-même, là où personne ne polémique avec moi, là où personne ne me repousse, dans ma pauvre maison dévastée où, malgré tout, on m'aime.

Ce n'est pas de ma faute si cela donne des poèmes !

[Marina Tsvetaeva a passé quelques années à Paris avant de se résoudre à rentrer en Union soviétique.]

Oui, oui, oui Paris est tout plein de femmes : Françaises, Américaines, petites Noires, Danoises, etc., jeunes, mignonnes, belles, riches, bien habillées, pleines de gaieté, distrayantes, charmantes, etc. Et que moi, avec mes cheveux gris, mes souliers vieux de quatre ans, mes chemises toutes droites à dix francs (je parle de celles de dessus !) achetées à Uniprix - j'ose rêver retenir, ne serait-ce qu'une heure, - un être jeune, plein de santé, avec une bonne situation, qui plus est, un bon parti : introduit en tout lieu, désiré en tout lieu -

En revanche :

il y a - peut-être - aujourd'hui trois poètes au monde - et je suis l'un d'eux.

[1939. De retour de Paris, Marina Tsvetaeva arrive enfin en Russie avec sa famille, dont Murr, le petit dernier. C'est la dernière page de son carnet. Dans quelques jours, sa fille Ariadna

et son mari Sergueï seront arrêtés. Elle ne les reverra plus. Elle se pend deux ans plus tard, en ce même mois d'août.]

Lundi 19 au matin

9 heures du matin. - Nous serons, semble-t-il, bientôt à Moscou.

Un noisetier.

La douane a été interminable. Tous les bagages ont été vidés à fond, chaque bricole, pressurée comme sous un bouchon de champagne prêt à sauter, a été manipulée. 13 paquets dont un très gros panier, 2 énormes sacs, 1 panier de livres - bien tassé. Les dessins de Murr ont eu un vif succès. Ils ont été saisis sans préambule, sans cérémonie ni

explications. (Heureusement que les manuscrits - ne plaisent pas autant !) Aucune question - sur les manuscrits. Des questions sur Mme Lafarge, Mme Curie et « l'Exilée » de Pearl Buck. Le douanier en chef était très désagréable : froid, aucun humour, les autres - assez débonnaires. Moi - je plaisantais et, en même temps, j'étais horriblement pressée : je n'arrivais pas à refermer mes bagages, le train attendait. Un subalterne m'a prêté main forte et - un autre nous a tirés d'affaire en déclarant que la dernière valise (la grosse noire) - avait été examinée : ce n'était pas le cas - et tout le monde le savait. [...]

Ce matin, en me réveillant, j'ai pensé que mes années étaient - comptées (viendront - les mois.).

- Adieu, champs ! / Adieu, couchant ! / Adieu, ma ! / Terre à moi !

Ce sera dommage. Pas seulement pour moi. Parce que personne n'aura - comme moi - aimé tout cela. »

© Editions des Syrtes, 2008.